

Éduquer par la ruse avec Rousseau et Kierkegaard¹

Noëlle DELBRASSINE, mars 2021

Lecteur, je ne me trouve qu'en me perdant².
- PAUL RICOEUR.

*Il ne faut pas dire du mal du paradoxe, passion de la pensée :
le penseur sans paradoxe est comme l'amant sans passion,
une belle médiocrité³.*
- SØREN KIERKEGAARD.

Introduction

Rousseau et Kierkegaard ont laissé derrière eux des œuvres bigarrées et complexes. Elles sont tantôt considérées comme philosophiques, tantôt comme littéraires. La plume y est tantôt poétique et intimiste, tantôt encyclopédique et systématique. Les idées les plus contraires s'y assemblent pour former une étrange mosaïque. Figures phares de l'Histoire de la philosophie occidentale, Rousseau et Kierkegaard sont pourtant de ceux que l'on qualifie souvent d'antiphilosophes... C'est qu'ils ont œuvré à brouiller les pistes ! Tout s'éclaire néanmoins si l'on s'intéresse aux raisons de ces étranges manières. Derrière les bigarrures se révèle en effet un procédé didactique ingénieux ; un procédé savamment choisi que ces quelques lignes entendent éclairer.

Éduquer par la ruse

Dans leurs écrits respectifs, Rousseau et Kierkegaard ont mêlé les registres, multiplié les détours, combiné les voix et les voies, jusqu'aux plus paradoxales. La variété de ces œuvres est à double tranchant. Dès la première lecture, on pense trouver chez l'un ou l'autre de ces auteurs un allier, un compagnon de pensée – et voilà déjà qu'« on l'appelle Jean-Jacques »⁴, comme dit Sacha Guitry... On fait du *Journal du Séducteur* son livre de vacances, la *Nouvelle Héloïse* traîne paisiblement sur notre table de chevet et les *Rêveries* nous suivent lors de nos promenades du dimanche. Mais, si tôt que nous mêlons le *Journal* aux *Œuvres de l'amour* ; l'*Héloïse* à l'*Émile*, les *Rêveries* aux *Confessions*, nous aurons tôt fait de crier à la trahison et de maudire ces girouettes de « philosophes » qui ne se soucient nullement d'être cohérents. Nous le disions, la diversité de l'œuvre est à double tranchant : elle attire un lectorat large et tout aussi varié qu'elle, mais elle désarçonne ou déçoit rapidement celui qui y chercherait une ligne de conduite stable et digne d'être imitée. Gagner le lecteur pour mieux le perdre, tel est peut-être le secret... Esseulés ou solitaires, Rousseau et Kierkegaard font partie de ces penseurs qui nous échappent en profondeur aussi aisément qu'ils nous attirent en surface, leurs charmes stylistiques dissimulant une exigence de lecture peu coutumière. Mais s'offusquer des paradoxes, c'est reprocher ou plutôt ne pas voir ce qui constitue l'essentiel de leur méthode philosophique. En reprenant un terme cher à Kierkegaard, nous pourrions justifier la présence de ces paradoxes en qualifiant cette méthode de « communication indirecte » : détours, polygraphie et contradictions participent en effet au même mouvement, celui d'une philosophie qui, de biais, cherche à éroder les illusions et déloger les évidences trop installées par l'habitude ou le conformisme.

La métaphore la plus éclairante pour décrire cette méthode, je la tire d'une série télévisée à grand succès dans laquelle deux américains cherchent à révéler au grand jour une vérité qui dérange et tétanise. Cette

¹ Ce texte a été rédigé dans la perspective d'un usage interne et soumis à discussion avec le comité de mes recherches doctorales.

² P. RICOEUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p.117.

³ S. KIERKEGAARD, *Miettes philosophiques*, 1844.

⁴ Sacha GUITRY, au sujet de Jean-Jacques Rousseau. Interview de 1943.

métaphore, c'est celle d'un alcool trop fort pour être consommé pur : le secret de son ingestion est sa dilution. Le style de Rousseau et de Kierkegaard s'apparente à ce procédé : les historiettes, les fictions, les personnages sont autant de charmes destinés à diluer des enseignements profonds et déstabilisants. Ici commencent la ruse... et avec elles les paradoxes.

“Those people. They're not wired like me and you, okay ? They don't spend their lives trying to get a look at what's behind the curtain... They *like* the curtain. It provides them stability, comfort, definition. This would open the curtain, and open the curtain behind that curtain, okay ? So the minute someone with an ounce of authority calls *bullshit*, everyone will nod their heads and say, “See? Ha ! I knew it ! It was bullshit”. That is, if you even get their attention at all. (...). [Drinking his vodka]. That's it ! It's just too strong... too strong. [Adding water to the vodka] better. [Adding water again] Perfect... We water it down ! The story, we moderate it. Just like this drink here. We make it more tolerable”⁵.

« We water it down », dit la série. C'est ce que font Rousseau et Kierkegaard dans la plus large partie de leur œuvre – nous y reviendrons. En quête du breuvage parfait, les fabriques philosophiques de Rousseau et de Kierkegaard s'attèlent à multiplier les combinaisons potentiellement gagnantes : aphorismes, romans, fictions, traités, compositions musicales, écrits religieux, fables, anecdotes, notes de cours, pièces de théâtre ou d'opéra, correspondances, journaux intimes et biographie... il y en aura pour tous les goûts. Mais gare aux contrecoups ! Les diluants ne suppriment pas le dilué. Nous le comprenons, le bon lecteur est celui qui n'est pas dupe : il savoure la douceur rassurante de son livre-cocktail, mais il reconnaît le challenge qui lui est lancé, le véritable travail qu'il reste à faire⁶. Et c'est bien là l'essentiel. Derrière le (ré)confort, l'effort : il s'agit de faire tomber l'épais et soyeux rideau. Au-delà de la dilution et entre les lignes, il faut encore sentir et saisir l'appel qui nous est lancé, un appel au réveil et à l'émancipation.

Pourquoi un tel éclatement ? Pourquoi ne pas communiquer directement, « simplement » ? La question est légitime, la réponse l'est peut-être plus encore sur le plan éducatif : communiquer directement (surtout dans un ouvrage philosophique), c'est prêter le flanc au discours d'autorité – qu'elle soit volontaire ou non, consciente ou non. C'est s'offrir en pâture aux avides de la transmission sans compréhension. Éloignons d'emblée un possible malentendu : Rousseau et Kierkegaard n'incitent nullement au relativisme ou au muselage des convictions personnelles. Au contraire, c'est en empruntant la voie indirecte qu'ils entendent libérer leurs lecteurs. Il faut « ouvrir la porte à deux battants », dit Kierkegaard, mais cela ne peut se faire d'un grand coup de pied... d'où la ruse et l'artifice, d'où la dilution. Bien sûr, il s'agira d'« aboutir tôt ou tard à la communication directe ». Mais pour qu'une telle entreprise de communication soit efficace, il faut, dit Kierkegaard, avoir soin de prendre son interlocuteur et de commencer “là où il est”. C'est le secret de toute maïeutique »⁷. Le fait est, en effet, que Rousseau et Kierkegaard trouvent en Socrate un modèle emblématique. C'est à lui que l'on associe généralement cette philosophie par la ruse, par l'ironie, pourrions-

⁵ « Ces gens-là, ils ne fonctionnent pas comme nous, d'accord ? Ils ne passent pas leur vie à chercher à voir derrière le rideau... Ils aiment ce rideau. Il leur procure de la stabilité, du confort, du sens. Tout ceci ferait tomber le rideau, et le rideau derrière le rideau, tu comprends ? Alors dès que quelqu'un un tant soit peu autoritaire dira “c'est des conneries”, tout le monde opinera et dira : “Tu vois ? Ah ! Je t'avais dit que c'était des conneries”. Tout ça, c'est dans l'hypothèse où tu parviendrais déjà à attirer leur attention... [Goûtant à son verre de vodka]. C'est ça ! C'est juste trop fort... trop fort. [Ajoutant de l'eau à son verre] C'est mieux. [En ajoutant encore] Parfait... On dilue tout ça ! L'histoire, on la modère. Comme cette boisson. On la rend plus tolérable » - *Stranger Things*, saison 2, épisode 5, 2016.

⁶ Un travail jamais achevé, d'ailleurs, sans cesse à refaire, à reprendre.

⁷ M. CARIGNAN, « La production édifiante de Kierkegaard » in *Laval théologique et philosophique*, 1987, 43 (2), p. 158.

nous dire. Mais c'est une ironie pédagogique dont les héritiers sont nombreux. Rousseau et Kierkegaard sont de ceux-là. Dissociions-les maintenant pour une analyse plus subtile.

La ruse chez Jean-Jacques Rousseau

C'est dans *l'Émile*, traité éducatif qui s'ancre dans la fiction, que Rousseau nous dévoile le plus explicitement sa méthode pédagogique. En ce qui nous concerne, c'est là – et dans les paratextes – que ses recommandations sont les moins indirectes : « Il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout à fait artificiel » (*Émile*, livre IV, GF, p. 415). L'éducation est donc un *art* destiné à lutter contre *l'artificiel* (entendons le superflu). Une fois n'est pas coutume, le paradoxe est de mise puisque l'éducation sera alors définie comme un ensemble d'artifices salvateurs, *des artifices pour sauver de l'artificiel* – un « remède dans le mal »⁸, dira Jean Starobinski. Le style de Rousseau est largement empreint de cette conception éducative qui dépasse le seul *Émile*. Pas d'obligation, pas de sanction, pas de transmission directe mais un amalgame d'artifices et de ruses destinés à éveiller la pensée personnelle et la curiosité. Le travail de l'éducateur ? « Tout faire en ne faisant rien »⁹, dit Rousseau.

« Comprenons qu'une éducation sans obligation ni sanction suppose des ruses et des stratagèmes, même pour l'adversaire des faux-semblants. Hubert Hannoun a montré toute la différence qui existe entre l'éducation qui consiste à laisser faire la nature (la pédagogie "spontanéiste") et celle qui prend la nature pour modèle : "La vie avec laquelle l'éducation naturelle met l'élève en contact est une vie de rêve, une vie épurée au préalable par la vigilance rigoureuse de moralistes éducateurs" (H. HANNOUN, *L'Éducation naturelle*, Paris, PUF, 1979, p. 139.). Effectivement, rien n'est laissé au hasard. Rousseau n'est pas disposé à sacrifier la méthode, pas plus que Freinet plus tard, avec son éducation naturelle où l'enseignant reste l'organisateur du milieu du travail. Qui dit méthode dit que, si l'on n'apprend jamais que par soi-même, c'est à condition d'être d'abord dans une situation d'apprentissage. (...) "Il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout à fait artificiel" (*Émile*, livre IV, GF, p. 415 / O.C., t. IV, p. 640.) : autrement dit, il faut recourir à un bon artifice pour préserver la bonté originelle au milieu des relations dévastatrices. L'éducation, une éducation méthodique, est d'autant plus nécessaire que nous avons perdu la simplicité de la nature primitive »¹⁰.

Derrière une apparente absence de continuité et de cohérence, l'œuvre entière de Rousseau crée ce vaste « milieu de travail », cette « situation d'apprentissage » sans lesquels les apprenants-lecteurs ne peuvent apprendre par eux-mêmes. Nous pourrions rapprocher ce milieu de travail offert au lecteur de ce que Rousseau appelle son « magasin d'idées ». Né de l'abandon du rêve d'unifier les pensées d'autrui, ce magasin les y compile, dans leurs accords et désaccords :

« En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre et sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénients, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même et penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison

⁸ J. STAROBINSKI, *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1989.

⁹ J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, Livre II, GF, p. 149-151.

¹⁰ L. FEDI, « Les paradoxes éducatifs de Rousseau » in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. tome 136, n°4, 2011, pp. 487-506.

et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, et quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile et de jurer *in verba magistri* »¹¹.

Mon hypothèse est que le jeune Rousseau (vingt-trois ans à l'époque) s'est appuyé sur cette expérience personnelle, née de ses propres lectures, pour produire son œuvre philosophique et affiner sa méthode. Plutôt que de chercher à transmettre d'emblée une pensée unifiée et univoque, il a multiplié – au cœur même de son œuvre – les voix singulières et les paradoxes comme il multipliait les idées dans son magasin. L'objectif est d'éviter de donner à ses lecteurs l'impression d'une vérité acquise, unanime et indiscutable. Les livres et les thèses de Rousseau sont comme les idées de son magasin : il faut d'abord les comparer, les faire dialoguer, pour enfin choisir « son camp », se faire un avis personnel. Méthode indirecte, disions-nous, destinée à éveiller en chaque lecteur sa propre « faculté judiciaire ». Enseignement maïeutique oblige, c'est en effet au lecteur – et non à l'auteur – de choisir, de trouver sa propre position et son avis au beau milieu de la prolifération des thèses et des discours. L'objectif est donc bel et bien d'instruire mais d'instruire sans convertir, sans subjuguier, sans annihiler l'esprit critique. La voie d'apprentissage personnelle n'est pas toute tracée. Nous touchons ici au cœur d'une définition classique du travail philosophique qui consiste à apprendre à penser par soi-même. L'essentiel est peut-être, pour Rousseau, qu'une telle chose n'est possible qu'à condition de passer par autrui (qu'il soit fictif ou réel) et ses pensées les plus opposées...

Écartons un contresens courant en soulignant avec Bruno Bernardi que l'œuvre de Rousseau témoigne malgré tout d'un véritable souci d'unité : l'unité à atteindre doit simplement se former en soi, non dans le magasin d'idées ou l'œuvre philosophique elle-même – dont la luxuriance est finalement gage de qualité. Sous ses airs de « florilège de pensées éparses », le magasin d'idées doit plutôt être considéré comme une vaste « bibliothèque intérieure »¹² grâce à laquelle chacun peut façonner l'unité de sa propre pensée par la confrontation à celle d'autrui. Analysant les pages où Rousseau nous dévoile sa méthode, Bernardi écrit :

« Il ne s'agit plus cette fois de chercher à unifier diverses pensées entre elles, mais bien de constituer l'unité de ses propres idées, son propre système, fruit de la vigueur de sa propre judiciaire (...). Créer l'écart, creuser la différence pour constituer l'identité de sa propre pensée »¹³.

La ruse chez Søren Kierkegaard

Du côté de Kierkegaard, ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'il nous partage les secrets de sa méthode et les raisons de ses méandres. Dans un texte inhabituellement scolaire (et direct !), *La Dialectique de la communication*¹⁴, il détaille les vertus de la communication indirecte. Pour être bien compris, cet éloge doit être mis en vis-à-vis du long combat mené par Kierkegaard à l'encontre du manque de subjectivité de ses contemporains. Autour de lui, Kierkegaard voit que l'on se dissimule derrière de fausses identités, de grossières étiquettes confortables car peu engageantes. On se dit chrétien car on va à la messe tous les dimanches, on noie son avis dans l'anonymat rassurant de la presse, etc. On ne vit plus rien de ce que l'on lit et dit. La subjectivité ne veut plus rien dire. Tout demeure superficiel et consensuel. C'est en réaction à ces impressions que Kierkegaard s'emploie à écrire, de façon indirecte, dans l'espoir d'atteindre ce qu'il

¹¹ J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, livre VI, OC I, p. 237.

¹² B. BERNARDI, *La Fabrique des concepts. Recherches sur l'invention conceptuelle chez Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 540.

¹³ *Ibid.*, pp. 540-542.

¹⁴ Notes destinées à un cours qui n'eut jamais lieu.

nomme une « réduplication » – une réincarnation-réappropriation du savoir et de l’agir, un engagement responsable de soi dans ses paroles et dans ses actes.

La communication indirecte est la ruse indispensable à cet ambitieux projet. C’est grâce à elle que Kierkegaard pourra rendre manifeste l’inauthenticité de ses semblables. On ne dissipe pas une illusion de façon directe, dit-il, il faut « use[r] de tromperie pour amener au vrai »¹⁵. C’est donc à nouveau par la voie de l’artifice que le philosophe parviendra à son but – à savoir, engendrer l’authenticité et ranimer les subjectivités. Ses contemporains ne sont plus habitués à entendre de véritables subjectivités, à écouter d’authentiques « je ». Il faut donc être stratège. Pour ne pas réintroduire ces subjectivités de manière brutale et contre-productive, Kierkegaard fait le choix de diluer sa propre subjectivité dans un fascinant jeu de pseudonymes. Il est encore trop tôt pour tirer sur le rideau : mieux vaut procéder graduellement – indirectement. « [Il] justifie tortueusement ses pseudonymes en protestant contre l’impersonnalité des savants, des professeurs, en multipliant, par contrecoup, ses “je”, au lieu d’imposer frontalement son “moi” »¹⁶, écrit Pierre Riffart – un moi qui est d’ailleurs, comme le modèle socratique, en aveu d’ignorance. Ce n’est qu’au terme de sa carrière d’écrivain que Kierkegaard parlera et publiera en son propre nom. En effet, la communication directe ne peut advenir qu’après un long détour par la voie rusée de l’indirect. Derrière ses artifices séducteurs, l’œuvre de Kierkegaard est donc extrêmement polémique et corrosive : c’est une véritable entreprise de déconstruction des illusions¹⁷.

Comme chez Rousseau, l’œuvre de Kierkegaard multiplie donc les discours et, du même coup, les contradictions. À se contenter de lire un seul ouvrage, on serait tenté de crier « eurêka ! », mais on passe à côté du message général si on isole ainsi l’ouvrage de l’œuvre totale. Il faut en effet redoubler de lectures, remplir son magasin, pour percevoir la complexité – et la puissance – des idées distillées, diluées dans ces livres épars et attrayants. Car la « vérité », elle, est rarement séduisante lorsqu’elle nous regarde en face. Mais détrompons-nous, la méthode indirecte n’est pas censée rendre « l’horrible vérité » plus aimable, elle ne prétend pas même la posséder au point de la transmettre aux lecteurs – rappelons que Kierkegaard considère que seule la subjectivité est la vérité. Par son œuvre, Kierkegaard entend seulement nous donner l’impulsion pour trouver par nous-mêmes les voies d’accès à cette vérité intérieure aussi effrayante que mystérieuse et finalement « peu recherchée ». Il faut donc inciter à la quête de la vérité sans jamais prétendre la connaître ou pire, l’enseigner. « Tout faire en ne faisant rien », disait Rousseau...

Pour sortir ses lecteurs de leurs cavernes platoniciennes respectives, Kierkegaard n’emploie donc pas les grands moyens : il emploie « les plus petits », les plus subtils du moins, car ce sont eux qui se révèlent les plus efficaces à ses yeux. Ces moyens *attirent* (pour entamer le mouvement réflexif, faire goûter au plaisir de l’ambition, de l’autonomie, de la majorité au sens kantien) et *repoussent* (pour ne pas générer de disciples et ensorceler l’esprit à peine éveillé). Kierkegaard ne nous donne donc pas le chemin mais l’impulsion nécessaire pour trouver le nôtre. Méthode indirecte, travail d’atmosphère¹⁸, dit-il également. Une ruse donc, mais une ruse bienveillante qui, pour être effective, doit faire dans la dentelle.

Une distinction proposée par Kierkegaard lui-même peut nous aider à comprendre les vertus de ce parti-pris didactique : la distinction entre *communication de savoir* – dont il ne se réclame pas – et *communication de*

¹⁵ M. CARRIGAN, « La production édifiante de Kierkegaard » in *Laval théologique et philosophique*, 1987, 43 (2), p. 158.

¹⁶ P. RIFFART, *Les méthodes des grands philosophes*, Nice, Les éditions Ovadia, coll. « Chemin de pensée », 2013, p. 206.

¹⁷ A. CLAIR, « Détruire l’illusion. Note sur un thème kierkegaardien », in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 70, n°5, 1972.

¹⁸ A. CLAIR, *Pseudonymie et paradoxe*, pp. 63-65.

pouvoir – qu’il entend soutenir. Dans *La Dialectique de la communication*, Kierkegaard associe le premier type de communication au discours direct et le second au discours indirect. Le fait est qu’un savoir doit être transmis : il est l’apanage d’un maître qui peut choisir d’en faire don à ses apprenants. Un savoir X est transmis d’un savant A vers un apprenant B. À l’image d’un transfert de marchandises, la meilleure transmission sera la plus rapide et la moins mouvementée – la marchandise devant arriver à bon port sans la moindre égratignure. « Nulle dissimulation, nulle exception, mais la permanence d’une parole qui est en même temps pétrification »¹⁹.

La communication de pouvoir, véritable souci kierkegaardien, est quant à elle à l’opposé de la pétrification : elle ne peut s’exprimer par le biais de la transmission directe et figée. Au contraire, elle doit mobiliser et ébranler ses destinataires. La méthode la plus propice à engendrer un tel mouvement est alors indirecte. Communiquer le pouvoir et non le savoir, c’est encore tout faire en ne faisant rien. C’est se délester de ses prétentions scientifiques et, l’air de rien, dépouiller autrui de ses convictions infondées. C’est passer pour impuissant mais « brûler de nouveau la bibliothèque d’Alexandrie »²⁰. C’est se rendre inutile et absent pour rendre l’autre autonome, confiant et conscient de ses propres capacités. Le bon éducateur se reconnaît ainsi à quatre caractéristiques, nous dit Vincent Delecroix, il est : « maître *trompeur*, maître *voleur* – enfin, maître qui *isole* et *abandonne* »²¹. Kierkegaard est tout cela à la fois. Par ses titres accrocheurs, ses intrigues et ses personnages-pseudonymes, par sa communication indirecte, il tisse un « attrape-mouche, quelque chose qui séduit, qui est fait pour capter des lecteurs et les amener là où [il] veut les amener, vers des difficultés que les lecteurs ne soupçonnent pas »²². Deux mots suffisent à résumer cette idée : ruse émancipatrice.

« Mais cet affranchissement même restera secret, sous peine d’enchaîner de nouveau le disciple, cette fois dans la reconnaissance : Quand je dis : “grâce à moi, cet homme est indépendant”, et que je dis vrai, ai-je fait pour lui le maximum ? En tenant ce propos, j’entends qu’il est “indépendant, et uniquement grâce à mon aide” – mais alors, il n’est pas indépendant, il n’est pas devenu son maître, puisqu’il me doit tout ce qu’il est – et qu’il le sait. À ce nouveau piège qui est une manière de lier en déliant, d’emprisonner en libérant, il faut substituer une nouvelle fraude où l’on garde secrète l’aide apportée, où un tiret sépare l’aide apportée de celui qui l’a apportée, pour que soit effectivement libéré celui qu’on aide ! C’est finalement un geste sacrificiel que demande une telle relation (...) [mais] c’est ainsi qu’on fait l’éducation de quelqu’un, au lieu de lui enseigner quelque chose »²³.

Une fois encore, la communication indirecte doit être entendue comme une ambitieuse mais discrète stratégie d’autonomisation, censée nous ramener à nous-mêmes comme « par magie », sans éveiller du moins le soupçon d’une dette... car, « un homme ne peut faire plus pour un autre que de l’affranchir, de l’aider à acquérir son indépendance »²⁴, même si c’est laborieux.

¹⁹ J. CARON, « Dialectique de la communication chez Kierkegaard » in *Philosophiques*, n°2, vol. 3, octobre 1976, p. 169.

²⁰ V. DELECROIX, *Singulière philosophie. Essai sur Kierkegaard*, Paris, Éditions du Félin, 2006, pp. 110-115.

²¹ *Id.*

²² V. DELECROIX sur France Culture – Devenir soi avec Kierkegaard (1/4) : L’esthète et le séducteur (17/06/2013). <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/devenir-soi-avec-kierkegaard-14-lesthete-et-le>

²³ V. DELECROIX, *Singulière philosophie, op.cit.*, pp. 110-115.

²⁴ S. KIERKEGAARD, *Les Œuvres de l’amour*, cité dans V. DELECROIX, *Singulière philosophie, op.cit.*, pp. 113-115. « L’intériorité, c’est justement l’accord pieux et sans phrase où le disciple s’approprie tout seul l’enseignement du maître dont il s’éloigne du fait qu’il se tourne vers lui-même. (...) La vérité n’est pas ce qui se partage, elle n’est pas ce qui unit, (...) mais ce qui sépare, comme un coin enfoncé dans toute masse continue, comme un instrument tranchant qui détache la singularité du général. L’intériorité de la vérité n’est pas cette camaraderie où deux intimes se promènent bras dessus, bras dessous, mais la séparation où chacun existe pour soi dans le vrai (...). Maître et disciple, désormais, se regardent, chacun reconduit à lui-même, chacun isolé, chacun affrontant

Conclusion

« Il faut que Kierkegaard (...) ruine toute chance d'autorité, se tienne au plus loin de tout esprit de sérieux, se fasse passer pour original et pour demi-fou — bref, qu'il devienne un absent en bouffonnant et en "socratissant" »²⁵.

Cet étrange portrait – qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à Rousseau – sera le mot dernier de ce texte. On y retrouve d'abord le choix didactique de la ruse et ses ambitions émancipatrices. On y retrouve ensuite ce qui fait toute la singularité et l'extravagance de ces deux fameuses plumes que sont celles de Rousseau et de Kierkegaard. On y retrouve enfin, et de façon plus surprenante, ce qui pourrait constituer un conseil détonnant pour nos éducateurs et éducatrices en acte et à venir : s'entraîner à bouffonner et à socratiser, sans autorité ni sérieux, dans l'espoir d'apprendre à communiquer autant de pouvoir que de savoirs.

Bibliographie

- B. BERNARDI, *La Fabrique des concepts. Recherches sur l'invention conceptuelle chez Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 2006.
- A. CAMPREDON, « À propos de deux nouvelles lectures de Kierkegaard » in *Revue de Théologie et de Philosophie*, Troisième série, Vol. 111, No. 1, 1979, pp. 63-72.
- M. CARIGNAN, « La production édifiante de Kierkegaard » in *Laval théologique et philosophique*, 1987, 43 (2).
- J. CARON, « Dialectique de la communication chez Kierkegaard » in *Philosophiques*, n°2, vol. 3, octobre 1976, pp. 167-181.
- A. CLAIR, *Pseudonymie et paradoxe. La pensée dialectique de Kierkegaard*, Paris, Vrin, 1976.
- A. CLAIR, « Détruire l'illusion. Note sur un thème kierkegaardien », in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 70, n°5, 1972.
- V. DELECROIX, « Quelques traits d'une herméneutique kierkegaardienne » in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 86, 2002/2, pp. 243-257.
- L. FEDI, « Les paradoxes éducatifs de Rousseau » in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. tome 136, n°4, 2011.
- P. RIFFART, *Les méthodes des grands philosophes*, Nice, Les éditions Ovadia, coll. « Chemin de pensée », 2013.
- J. STAROBINSKI, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012.
- H.-B. VERGOTE et S. KIERKEGAARD, « Dialectique de la communication. Texte de Kierkegaard » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°1, 76^e année, janvier-mars 1971.
- N. VIALLANEIX, *Écoute Kierkegaard. Essai sur la communication de la Parole*, Paris, Éditions du Cerf, 1979, Tome 1, Éloge, pp. 7-64.
- N. VIALLANEIX, « Søren Kierkegaard : la voix et l'ouïe » in *Les Études philosophiques*, avril-juin 1969, n°2. Émissions consacrées à Kierkegaard sur France Culture.

désormais pour soi seul l'exigence d'être un Soi dans son rapport à la vérité : "Leur vie avait pris plus de signification qu'auparavant et pourtant ils étaient devenus comme étrangers l'un à l'autre" ».

²⁵ J. STAROBINSKI, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, §30 : Kierkegaard, les pseudonymes du croyant sur Kierkegaard.